

**MICHELLE
DE KRETZER**

DÉRIVES DES CONTINENTS

ROMAN

**TRADUIT DE L'ANGLAIS (AUSTRALIE)
PAR GÉRALDINE KOFF D'AMICO**

GALAADE ÉDITIONS

TITRE ORIGINAL : QUESTIONS OF TRAVEL
ÉDITEUR ORIGINAL : ALLEN & UNWIN
ISBN ORIGINAL : 978-1743311004
© 2012 BY MICHELLE DE KRETZER
FIRST PUBLISHED IN AUSTRALIA IN 2012 BY ALLEN & UNWIN

ISBN : 978-2-35176-330-8
E-BOOK : 978-2-35176-331-5
© GALAADE ÉDITIONS, 2016
POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE

COUVERTURE : SÉBASTIEN
ILLUSTRATION : SILENT STAR 101/GETTY IMAGES
PHOTO DE L'AUTEUR : © CHRIS ANDREWS

GALAADE ÉDITIONS
43, RUE DES CLOÏS 75018 PARIS | F
WWW.GALAADE.COM

En souvenir de Leah Akie



N'importe où! N'importe où!

Charles Baudelaire,
«N'importe où hors du monde»,
Petits Poèmes en prose

LAURA, ANNÉES SOIXANTE

Quand les jumeaux décidèrent de la tuer, Laura avait deux ans.

Ils en avaient huit à sa naissance. Vingt-trois mois plus tard, leur mère mourut. Hester, la tante de leur père, une femme pétulante qui venait de rentrer à Sydney après de longues années passées à Londres, s'installa chez eux pour s'occuper des enfants le temps de trouver une meilleure solution. Elle resta jusqu'à la fin de la scolarité de Laura.

Il faut voir la situation du point de vue des garçons : leur sœur arrive ; plantés à côté du fauteuil de leur mère, ils regardent cette intruse lovée dans ses bras s'attacher à son téton. Leur mère ne meurt pas tout de suite, mais elle ne recouvre jamais la santé. Cancer du sein. Ce sont des enfants intelligents, ils font le lien et concoctent un plan dans leur tente sous le jacaranda.

Tout au long de sa vie, une ou deux fois par an, Laura Fraser fera le même rêve : elle est plongée dans un bleu soyeux, plus pâle au-dessus de sa tête ; elle glisse dans un silence taché d'or. Des formes disparates fusionnent. Elle est à la fois captive et libérée. C'est le plus merveilleux des rêves. Mais à son réveil, Laura se sent toujours un peu triste, envahie par cette intime impression d'une fin survenue avant son heure.

Elle n'avait aucun souvenir de ce qui s'était passé ce samedi matin de 1966. Ses frères jouaient au cricket dans la rue, Hester avait éteint

sa radio juste à temps pour être alertée par un *plouf*. Personne n'avait pu expliquer pourquoi on avait retrouvé ouvert le loquet de sécurité sur la grille de la piscine ; les jumeaux avaient répondu aux questions avec un visage lisse et doré. On avait finalement blâmé le chien des voisins puisqu'il fallait à tout prix trouver un coupable, même le plus improbable.

Les garçons affrontèrent la suite des événements avec le curieux détachement d'un général défait dans la bataille. Il était toujours instructif de voir ce qui allait se passer. Ils n'étaient que des enfants, ingénieux et bornés. Ils ne mesuraient pas vraiment les conséquences des décisions, ou leur impact. Si Laura avait possédé un chaton, c'est peut-être lui qu'ils auraient noyé à sa place.

La piscine fut comblée. Une chose de plus que les jumeaux purent reprocher à leur sœur : c'est dans cette piscine que leur mère leur avait appris à nager. Ils se souvenaient encore de l'eau qui perlait sur ses bras, de la lumière qui filait sur les carreaux turquoises.

LAURA, ANNÉES SOIXANTE-DIX

Hester avait une figure longue et des yeux d’ambre qui faisaient penser à une chèvre bienveillante. Les sept premières années de sa vie, passées en Inde, avaient malheureusement donné à son visage un léger teint de hêtre dont elle ne pourrait jamais se défaire.

Tous les soirs, Laura écoutait Hester lui lire les histoires d’un pays magique du nom de Narnia, auquel on accédait par le fond d’une armoire. Dans la journée, l’enfant explorait les chambres. Mais – grande injustice ! – les placards étaient encastrés dans les murs. Elle continuait d’ouvrir toutes les portes, continuait à rêver et gardait espoir.

En revanche, ce qui était à portée de main, c’était le glamour. Celui-ci émanait de la valise bleu ciel dans laquelle Hester conservait ses souvenirs d’Europe : une toute petite poupée espagnole avec sa mantille de dentelle et un éventail doré, un programme du *Lac des cygnes* de l’Opéra de Paris et le billet du train qui l’avait emmenée de l’autre côté des Alpes. Dijon était un menu gastronomique, Venise une perle d’un vert marin moucheté d’or. Une enveloppe contenait des cartes postales avec des reproductions de scènes de natiuités et de chutes réalisées par de grands maîtres. Caché entre ces arrivées et ces expulsions, un cliché surexposé sur lequel Hester, avec des lunettes de

soleil à monture blanche, se détachait sur un fond de mer, de lumière et de pierres : la trinité grecque.

Laura la suppliait de lui raconter les histoires attachées à ces merveilles qui, sinon, ne faisaient que la titiller comme ces éclats de bonbon rouge vif léchés à même la paume de la main, sucreries vite oubliées. Lorsque Hester voyait ce petit visage sans charme l'implorer, il lui était impossible de refuser. Mais elle était troublée par les récits qu'elle offrait à la fillette.

Jeune femme, elle s'était installée à Londres. Sténographe accomplie, vêtue de chemisiers couleur tourterelle, elle avait survécu à un cabinet d'avocats, une agence théâtrale et deux ministères de la Guerre. Puis Hester avait eu quarante ans. Elle était allée travailler pour un certain Nunn. Pour célébrer le couronnement, Nunn lui avait offert un verre de sherry, s'était lissé la moustache et lui avait promis qu'elle allait *se régaler*. Hester y avait consacré trois pages dans son journal intime, mais elle avait passé sous silence son arrangement avec le mathématicien de Madras qui louait l'appartement en dessous du sien. Il l'avait initiée à toutes sortes de nouveautés, dont la soupe de poisson aigre et comment tricher au bridge.

Quand Hester était petite fille, on lui avait laissé entendre que la France était un lieu de perdition. Il était donc tout naturel qu'elle ait pensé à Paris en réalisant, à l'approche de son troisième Noël passé au bureau, qu'elle était amoureuse de Nunn. Hester voyait déjà la chambre avec vue sur la tour Eiffel où il ferait d'elle sa maîtresse. Elle se repassait mentalement la scène. Nunn jetait un oreiller sur l'accordéoniste qui jouait « Sous les ponts de Paris » à leur fenêtre. La nourriture était encore rationnée en Angleterre ; là-bas, Nunn commandait des viandes tendres et des desserts veloutés qui étaient déposés sous des cloches d'argent devant leur porte. Leur lit était drapé de soie mauve, non, plutôt rouge voluptueux. Quand Hester apprit que son patron avait l'intention de passer ses vacances à Hull chez

les parents de sa femme, elle traversa malgré tout la Manche : à son retour, Nunn détecterait peut-être des traces de débauche française qui le pousseraient à agir.

À cette époque, Paris essayait encore de se dépêtrer de la guerre. La ville était morose et mal chauffée, en fait, à peine différente de Londres. Mais Hester avait créé un précédent. Chaque année, elle se privait et mettait péniblement de l'argent de côté pour aller passer ses vacances à l'étranger. C'était en partie parce qu'elle espérait encore pouvoir en rapporter un je-ne-sais-quoi – une anecdote, une écharpe portée sur sa gorge avec panache – qui attirerait l'attention de Nunn (ne serait-ce que sur cet endroit-là). L'angoisse la transperçait parfois – et de plus en plus au fil du temps – à l'idée des journées vides passées à Londres, seule et oisive (elle ne voyait le mathématicien qu'un mercredi sur deux).

Quand sa femme eut enfin le bon sens de mourir, Nunn s'empressa d'épouser l'infirmière qui l'avait soignée. Hester prit soudainement conscience d'en avoir assez de l'Angleterre. Un soir, sur le bateau qui la ramenait à Sidney, elle s'attarda sur le pont. Les onze tomes de son journal intime sombrèrent l'un après l'autre dans le port de Colombo.

La version expurgée qu'elle livrait à Laura de toutes ces aventures faisait penser qu'elle était partie à la découverte de nouveaux lieux pleins de charme. En fait, se disait Hester, ces voyages furent une sorte de fuite.

Elle noyait ses scrupules dans un flot de paroles. Elle ne se contentait pas de décrire fidèlement les plats du menu dijonnais calligraphié avec soin : la tarte aux poires devenait grande comme une roue, et ce sont leurs cercueils que les escargots portaient sur le dos. Hester se surprenait à inclure des lys gravés sur l'abat-jour de verre rose de la lampe posée sur sa table et une tête de cerf fixée au mur. Elle décrivait le mari et la femme qui, n'ayant jamais rien eu à se dire pendant quarante ans, ne la quittèrent pas des yeux tout le temps du

repas. Quand les souvenirs s'étaient estompés, elle brodait et ajoutait des fioritures. Laura frémissait devant la petite place étroite face au restaurant, où s'était jadis dressée la guillotine : un détail que Hester avait concocté à des fins pédagogiques, et parce que son récit lui semblait soudain manquer de ressort dramatique.

L'histoire qui parvenait jusqu'à Laura était donc toujours frappante, éducative et sans grand rapport avec l'essentiel. En lui narrant la gloire d'Athènes, Hester passait sous silence la crasse indicible des toilettes publiques grecques, son seul souvenir de l'Acropole, lorsque, par gourmandise et imprudence, elle avait dévoré sur la place Syntagma un plat de haricots qui baignaient dans l'huile. Elle évoquait les trésors de la Galerie des Offices, sans avouer être passée sans les voir, filant d'un rectangle coloré à l'autre, bien trop occupée à s'imaginer comment Nunn pourrait se compromettre irrévocablement avec elle dans la salle des archives. Les rosaces et les Jugements derniers dominaient sa description de Chartres, mais quand Hester avait parcouru cette froide merveille, toute son attention s'était concentrée sur le choix d'une effigie pleine de promesses. Les guides haranguaient leurs groupes, les Fraser se retournaient dans leurs tombes presbytériennes, Hester, elle, allumait des cierges dans une petite chapelle et, agenouillée, offrait des prières aussi brèves que ferventes.

Après avoir raconté ses voyages, Hester se sentait souvent agitée. Un soir, tard, alors qu'elle tournait le bouton de son transistor, elle entendit une femme dire d'une voix grave : « Partir est difficile, mais personne ne m'a demandé de rester¹. »

RAVI, ANNÉES SOIXANTE-DIX

Inlassable, la mer tirait par petits coups sur la terre comme un enfant agrippé à un parent trop lent. C'était le bruit de fond de tous les autres bruits. Les jours de Ravi s'écoulaient au rythme de son murmure ondoyant.

La ville était un joli trou perdu sur la côte Ouest du Sri Lanka, à trente-sept kilomètres de Colombo. Les fioritures baroques de ses églises coloniales déconcertaient les touristes : ils s'attendaient aux excentricités de l'Orient, pas à d'exécrables copies de leurs propres édifices.

Le nouvel aéroport n'était pas loin. La nuit, les lumières obliques des avions formaient des constellations mobiles dont le nombre se multipliait d'année en année.

Ravi habitait une petite rue débordante de vie et de nourriture. Il arrivait que des étrangers y errent par erreur. Si, par hasard, ils remarquaient la maison des Mendis, ils ne voyaient qu'un cube dénué de charme. Mais la maison était en briques recouvertes de plâtre et peinte en bleu. Elle contenait un ventilateur de table, une tête de Néfertiti imprimée sur du velours noir, un canapé et deux fauteuils en rotin. Le toit résistait aux pluies diluviennes. Dans l'enclos vivait un chien brun